



Dans son enfance, Monique rêvait de devenir hôtesse de l'air : elle habillait ses poupées d'uniformes que confectionnait Maman, son frère mimait le commandant de bord d'un salut militaire et l'enfant apprit à son chien à aboyer pour chasser les animaux qui encombraient la piste d'envol. Pourtant, Monique ne quitta jamais le plancher des vaches que comme passagère de vols touristiques et vécut sa carrière clouée au sol, sans tenue particulière, ni décalage horaire. Elle raconte volontiers le moment précis qui marqua son enfance ; à lui seul, il explique son renoncement et lui provoque même d'agréables sensations.

Près de la maison familiale, s'étirait une immense forêt où les parents de Monique emmenaient enfants et chien dans des promenades sans fin. Souvent à pied, parfois à vélo, les kilomètres défilaient et offraient de belles couleurs aux visages, de larges connaissances aux cervelles et des anecdotes à conter. Monique apprit là le nom des animaux aperçus, des plantes et des arbres observés. Ah, le muguet de mai qui annonçait le printemps, la mûre qui ouvrait l'automne, les champignons et les fraises des bois ! Papa posait des collets, comme tous les voisins, et le déjeuner du dimanche prenait le goût du gibier. Aujourd'hui encore, Monique aime à déambuler sous les frondaisons en toute quiétude, quand les chasseurs désertent le havre de paix.

Une fois l'an, à la fête de la Pentecôte, la forêt connaissait une animation sans pareille. Les villages alentours se retrouvaient au grand carrefour central, d'où partent en rayons les avenues rectilignes. Pendant deux jours, le feu s'étalait dans de longues auges métalliques ; sur un parquet apparu par miracle, les couples dansaient au son d'un accordéoniste qui jouait les dix mêmes airs ; ainsi, tout le monde préférait une valse ou un tango et personne ne l'attendait bien longtemps.

Ces festivités comptaient guère pour les enfants comme Monique, ils n'appréciaient guère les grillades ou les danses enlacées. Non, la joie de la petite était de retrouver les manèges forains : les balançoires qui montaient plus haut que l'horizontal, les auto-tamponneuses où elle bousculait son frère vexé du moindre choc et surtout la ronde des avions où elle s'imaginait installer les passagers, les rassurer d'un long périple, leur servir les meilleurs champagnes ou les plus fines cigarettes. Eh

oui, les temps ont changé : cette époque lointaine regorgeait de mauvaises habitudes et d'immoralité permise. Qu'importent les principes d'alors, voir six petits avions se poursuivre dans un cercle sans fin ravissait Monique. La pire punition eût été de la priver d'un tour dans le manège.

M. Albert, qui tenait la boutique, veillait sur son équipement ; il savait que les enfants étaient à la fois téméraires et casse-cous, il les savait capables de briser ses avions de manière brusque, forcer la montée au-delà du bon sens ou atterrir en cognant la piste. Pour endiguer la sauvagerie des garnements, il exigeait qu'un adulte accompagnât les pilotes en herbe et qu'il s'occupât d'élever ou baisser l'appareil en douceur, en appuyant sur le bouton noir du tableau de bord, et qu'il laissât son enfant s'exciter sur le manche qui ne commandait rien.

Ces règles alimentaient le grand regret de Monique, obligée de convaincre Maman de venir avec elle afin de profiter du manège, des décollages et des retours au sol pendant les minutes de la partie. Maman mimait l'incertitude par principe, avant que de laisser son visage s'illuminer d'un large sourire :

— Viens, on y va.

L'exécution immédiate suivait l'invitation. Monique courait de l'avion bleu à l'avion jaune, puis se décidait pour le rouge, qui lui était ravi sous le nez par un garçon aux mauvaises manières. Elle se précipitait de nouveau vers le jaune et s'installait avant même que Maman eût acheté les tickets.

— Attention, jeunes pilotes, la compagnie va bientôt partir.

M. Albert répétait ces mots au moins trois fois pendant que les avions se remplissaient de parents commandants et d'enfants tireurs de manche. Quand il passait ramasser les tickets qu'il venait de vendre, il montrait le bouton noir et disait à l'adulte :

— Vous appuyez pour monter, vous relâchez pour descendre.

Enfin, il rejoignait sa tour de contrôle et libérait le manège. Monique s'enflammait, elle réclamait de Maman qu'elle appuyât sur le bouton ; quand elle sentait monter l'appareil, elle implorait de s'abaisser, sollicitait le retour vers le ciel, puis la descente illico vers la piste. Monter, descendre sans arrêt. Descendre, monter, tant que le manège tournait. Monique jubilait, riait aux éclats, se défoulait d'une année d'attente en quelques instants de bonheur.

Mais le tour tirait à sa fin.

Quand le manège s'arrêta, Maman interpella Papa :

— Tu serais malheureux là-dedans, toi qui as le vertige sur ton escabeau !

Les yeux écarquillés, feignant le doute, Papa réagit :

— Tu ne m'en crois pas capable ? Eh bien, tu vas voir : je vais y faire un tour, moi aussi.

Et le voilà filant à la caisse acheter un nouveau ticket pour une nouvelle partie.

— Attention, jeunes pilotes, la compagnie va bientôt partir.

Maman annonçait à Monique qu'elle avait droit à une autre promenade dans les airs en compagnie de Papa. La fillette était aux anges, au paradis, au septième ciel.

— Vous appuyez pour monter, vous relâchez pour descendre.

— Merci, je connais.

La remarque de Papa étonna un tantinet Monique qui ne l'avait jamais vu installé dans un appareil, mais les « grandes personnes » savaient tant de choses ! Elle agrippait déjà le manche, prête à accompagner les mouvements de l'engin.

M. Albert lança le manège. Les avions entamèrent leurs envolées. Tous montaient et descendaient. Tous, sauf celui de Monique.

— Appuie là, lançait-elle à Papa en pointant le bouton noir.

— Oui, oui, je sais, répondait-il à chaque désignation.

M. Albert remarqua qu'un de ses aéronefs restait cloué au sol. Il crut à une panne, il craignait d'être contraint de rembourser le ticket et voir son appareil paralysé jusqu'au soir.

— Appuyez sur le bouton, hurlait-il à chaque passage.

— Oui, oui, hochait Papa de la tête, le doigt figé, le regard insensible aux autres familles montant et descendant en alternance.

Après un moment de doute, Maman comprit la situation et se mit à rire du vertige paternel soigné d'une étrange façon.

Monique hésitait à pousser elle-même le bouton noir, mais elle eut peur qu'une telle initiative ne ressemblât à de la désobéissance et la privât des autres plaisirs de la fête. Elle finit par renoncer, les larmes au bord des yeux.

Le manège ralentit, les avions atterrirent, la piste s'arrêta.

M. Albert vint aux nouvelles de sa machine récalcitrante, Maman s'approchait en essuyant les larmes de rire qui perlaient sur ses joues. Papa, très fier de sa blague, lança au forain :

— Votre avion marche très bien, soyez tranquille...

Et se tournant vers Maman, il ajouta :

— Tu as vu, je l'ai fait, mon tour !

Devant le spectacle qui lui passait au-dessus de la tête, Monique vit le désarroi paternel et la joie de Maman ; elle renonça à devenir hôtesse de l'air, car son métier ferait trop peur à Papa.